

« servira de guide et de point de ralliement ! Vous jurez de ne l'abandonner jamais ? Vous jurez de vivre et de mourir pour lui ? Vous jurez de préférer la mort au déshonneur de le voir arracher de vos mains ? Vous le jurez tous ?... » Et Napoléon appuyait surtout sur ces derniers mots : *vous le jurez !* avec un ton tellement énergique, qu'il devenait, en quelque sorte, un signal auquel tous les officiers agitaient en l'air leurs épées, et tous les soldats, avec un ensemble parfait, s'écriaient : « Oui, oui, nous le jurons ! » Après quoi Berthier remettait l'aigle aux mains du porte-drapeau du régiment qui se formait, en colonnes, serrait les rangs et défilait devant Napoléon, au bruit de la musique et des cris mille fois répétés de *vive l'empereur !* poussés avec une sorte de frénésie.

Le jour même le colonel invitait à sa table tous ses officiers, double ration de vivres et de liquides était distribuée à chaque homme du régiment. Inutile de dire que, le soir, les trois quarts des soldats étaient ivres d'enthousiasme et d'eau-de-vie, tant ils avaient poussé de *vivat* et bu à la santé de l'empereur.

Il arrivait quelquefois que, pendant le défilé des parades, de simples soldats (après toutefois en avoir obtenu la permission de leur colonel) sortaient des rangs et s'adressaient directement à l'empereur pour demander de l'avancement ou réclamer la croix lorsqu'elle leur avait été promise. Dans ce cas, le pétitionnaire présentait les armes de la main gauche en portant le revers de la droite au front.

— Sire, disait-il, j'ai mérité la croix !

— Comment cela ? répondait Napoléon en souriant.

Alors le prétendant racontait avec force détails les affaires auxquelles il s'était trouvé, les qu'il avait fait, le nombre des blessures qu'il avait reçues. Napoléon ne lui laissait jamais achever sa narration et l'interrompait en lui demandant : *Combien de services ? d'année de grade ?* Si le solliciteur répondait avec brièveté et catégoriquement, Napoléon faisait approcher le commandant de son bataillon pour lui demander sur-le-champ des renseignements, et s'ils se trouvaient en rapport avec ce que le soldat avait avancé, il disait à un aide-de-camp : « Prenez le nom de cet homme. » Puis, s'adressant au solliciteur, il ajoutait : « C'est bien, mon brave, on y fera droit. » Dans ce cas, le brevet de chevalier de la Légion d'Honneur ne se faisait pas longtemps attendre ; dans le cas contraire et lorsque Napoléon jugeait que les droits exposés par le solliciteur n'étaient pas encore assez positifs, sans vouloir le décourager par un refus, il lui répondait avec un signe de tête amical : « C'est bon, c'est bon ; nous avons le temps ; on verra. »

Dans une circonstance semblable, un vieux capitaine qui avait fait toutes les campagnes de la révolution, et qui n'était pas encore décoré, s'avance et demande à l'empereur la croix en ajoutant, comme un ton de reproche : « Sire, on me la doit, je la veux, il me la faut, cette fois ! »

— Eh bien, capitaine, ne nous fâchons pas, je verrai cela.

— Sire, vous pouvez voir tout de suite ; tenez !

Et entr'ouvrant son uniforme, il présente à l'empereur sa poitrine criblée d'honorables blessures.

— C'est tout vu ! s'écrie l'empereur en cherchant à maîtriser son émotion : « Prince de Neufchâtel, le brevet de chevalier de la Légion d'Honneur à ce brave officier. »

Une heure après cette scène, le vieux capitaine reçoit de la part de Berthier une invitation à dîner pour le même jour. Il s'empresse de s'y rendre. On se met à table ; le brave commandant est placé à droite du chef de l'état-major. En dépliant sa serviette, quelque chose s'en échappe : c'est son brevet de légionnaire qui déjà lui a été expédié.